

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Marguerite Genès – Na Margareta Genès (1868-1955) : actions, écrits et correspondance d'une reine du Félibrige limousin

Joëlle Ginestet

Volume 19, numéro 2, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096127ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4103>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ginestet, J. (2022). Marguerite Genès – Na Margareta Genès (1868-1955) : actions, écrits et correspondance d'une reine du Félibrige limousin. *Voix plurielles*, 19(2), 28–57. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4103>

Résumé de l'article

Marguerite Genès (1868-1955) est née à Marseille mais avait des origines maternelles en Limousin. Elle a vécu dès les années 1890 à Brive où elle a activement participé à la renaissance des Lettres d'Oc. Disciple de Joseph Roux, elle a écrit dans la revue *Lemouzi* de l'Escolo Bertran de Born, dans l'*Echo de la Corrèze de la Ruche corrézienne* parisienne et dans quelques revues en français... Elle a été lauréate des Jeux de l'Églantine et Reine du Félibrige limousin, elle a rédigé un journal en français durant la Première Guerre mondiale mais aussi des poèmes, contes, pièces théâtrales, chroniques musicales et correspondances, en grande majorité en français mais aussi en occitan... Des archives nombreuses ont été déposées par une de ses disciples aux Archives Départementales de la Corrèze à Tulle. Elles laissent entrevoir une femme engagée dans les études et controverses linguistiques et folkloristes et dans la transmission de ses connaissances.

© Joëlle Ginestet, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Marguerite Genès – Na Margareta Genès (1868-1955) :
actions, écrits et correspondance d’une reine du Félibrige limousin**

Joëlle Ginestet, Université Toulouse – Jean Jaurès

Résumé

Marguerite Genès (1868-1955) est née à Marseille mais avait des origines maternelles en Limousin. Elle a vécu dès les années 1890 à Brive où elle a activement participé à la renaissance des Lettres d’Oc. Disciple de Joseph Roux, elle a écrit dans la revue *Lemouzi* de l’Escolo Bertran de Born, dans l’*Echo de la Corrèze* de la Ruche corrézienne parisienne et dans quelques revues en français... Elle a été lauréate des Jeux de l’Églantine et Reine du Félibrige limousin, elle a rédigé un journal en français durant la Première Guerre mondiale mais aussi des poèmes, contes, pièces théâtrales, chroniques musicales et correspondances, en grande majorité en français mais aussi en occitan... Des archives nombreuses ont été déposées par une de ses disciples aux Archives Départementales de la Corrèze à Tulle. Elles laissent entrevoir une femme engagée dans les études et controverses linguistiques et folkloristes et dans la transmission de ses connaissances.

Mots-clés

Littérature occitane ; Ecriture féminine ; Félibrige ; Culture limousine ; Langue occitane

Née à Marseille avec des origines maternelles limousines, Marguerite Genès a été une figure de la renaissance des lettres d’oc. Attachée à la Corrèze et ayant vécu la majeure partie de sa vie à Brive, elle a laissé des articles, poèmes et récits dans la revue *Lemouzi* de l’Escolo Bertran de Born, dans l’*Echo de la Corrèze*, bulletin de la Ruche corrézienne parisienne et dans quelques journaux de la presse féminine en français. Elle a été lauréate des Jeux de l’Églantine et reine du Félibrige limousin en 1894 aux Jeux de Brive présidés par Edmond Périer. Outre ses carnets de la Première Guerre mondiale, ses poèmes, contes, pièces théâtrales, chroniques musicales et correspondances sont en très grande majorité en français mais aussi en occitan limousin, une langue parlée et étudiée. Les sources abondantes la concernant ont été déposées aux Archives Départementales de la Corrèze à Tulle¹ et des éléments biographiques sont disponibles sur le site Occitanica (<https://occitanica.eu/items/show/5037>) tandis que ses notes de guerre ont été mises en ligne sur le site 14-18 par les Archives municipales de Brive (<http://1418.brive.fr>). Peu lyrique lorsqu’elle écrit en langue occitane, elle a surtout été une femme engagée, une

1 Le classement des documents de Marguerite Genès conservées à la Bibliothèque municipale de Brive (4S) ou du fonds Marguerite Genès déposées par la folkloriste Geneviève Brizard aux Archives Départementales de la Corrèze à Tulle (7J1 à 7J11) est disponible sur le site du GARAE : <http://www.garae.fr/spip.php?article315>.

linguiste dans l'âme toujours prête à argumenter pour défendre l'élaboration d'une langue littéraire et une folkloriste qui a accumulé de nombreuses notes de lecture de la littérature occitane écrite et de la culture limousine orale : anecdotes, proverbes, dictons et chansons.

1. Une jeune femme d'oc au travail

Un manuscrit intitulé « Etat civil véritable » dans les cahiers de ses brouillons de lettres de ses Archives 7J8 mentionne à son sujet :

Lieu de naissance : plage de Marseille, dernière maison (maison Milano) à l'entrée du chemin du Roucas Blanc. Date : 25 janvier. Fille de [nom barré et illisible] et de Louise Delort de la Flotte.

Le nom de Genès fut donné par l'employé de l'État Civil, la sage-femme ayant dit : « C'est une enfant de bonne famille, donnez-lui un nom ».

La mère n'avait pas reconnu sa fille pour pouvoir lui laisser sa fortune. La loi interdisait alors de laisser ses biens à son enfant naturel.

Dans une lettre à l'universitaire américain Wilson Micks, auteur de *La Renaissance méridionale en Limousin* (1932), elle a confié : « J'appartiens à une famille historique. Un sort moins romanesque eut mieux valu pour moi » (Lettre de novembre 1945, 7J8). Un feuillet non inséré à Micks (Lettre du 30 novembre 1945, 7J8) mentionne :

Une famille historique :

- par les de Cheverry (venus du Pays basque espagnol à Toulouse), parenté avec St François Xavier l'apôtre des Indes et du Japon, au XVI^e siècle. (Les armes des Cheverry : têtes de maures et billettes indiquent que des membres de cette famille ont pris part aux croisades d'Espagne et aux autres.
- par les Delort de la Flotte d'Yssandon, Bas-Limousin, parenté avec le cardinal Dubois, ministre de Louis XV et le savant Cabanis, enterré au Panthéon.
- par les Froidefond du château de Brignac et par les Festugières, parenté avec le maréchal Bugé, duc d'Isly.
- par la mère du colonel Delort de la Flotte et les autres Montagut d'Excideuil, parenté avec le député Montagut, l'ambassadeur Henry et les Déroulède.
- par Mathilde Delort de la Flotte devenue Mme Octave de Roffignac, sœur de Louise (ma mère), alliance avec les comtes de Roffignac d'Allasac (Corrèze) « premiers chrétiens du Limousin ».

À son correspondant américain, elle écrit le 6 décembre 1946 :

Mon grand-père, le colonel Delort de la Flotte ne voulait pas un gendre riche ou pourvu d'un haut grade d'un emploi élevé. Sa fille aînée Louise ne voulait qu'un époux à son gré. [...] Elle alla cacher ma naissance à Marseille. Son terrible beau-frère Octave de Roffignac, sur refus d'une signature, avait menacé d'enlever à sa femme son propre fils. Il comptait sur l'héritage de l'aînée, célibataire ; celle-ci craignait d'être privée de son enfant par ce beau-frère et d'être déshéritée par le colonel octogénaire. Les amoureux différèrent leur union. Une loi injuste interdisait alors de laisser sa fortune à

son enfant naturel. [...] Si j'ai quelques aristocratiques façons d'être, je le dois à mon éducatrice, ma mère, formée dans un milieu raffiné. N'est-ce pas une bonne manière de faire partie du *peuple* français aux traditions courtoises ? [...] La vie réserve des surprises, des revanches : Octave de Roffignac qui interdisait à ses enfants de fréquenter ma mère et moi, devenu vieux, infirme, ayant perdu un fils et sa fortune et venu mourir chez ma mère, en lui demandant pardon ; après l'avoir soigné, elle lui a fermé les yeux. (7J8)

Louis Madrange dont la mère avait suivi Louise Delort de la Flotte depuis la Corrèze a confirmé par écrit quelques détails sur son retour en Limousin :

Si cela peut vous être utile je suis prêt à attester quand vous voudrez que ma mère Antoinette Faucon épouse Madrange décédée à Perpezac, Corrèze en 1906, m'a souvent dit qu'elle avait assisté à votre naissance à Marseille en 1868, et que vous êtes la fille de Louise Delort de la Flotte, qui l'avait fait venir de la Corrèze pour avoir auprès d'elle en cette circonstance, une personne dévouée.

Ma mère disait aussi qu'elle était votre marraine et que vous aviez habité Marseille auprès de votre mère jusqu'en 1878, époque où Louise Delort de la Flotte devint Madame Adrien Estival.

Moi-même filleul de Louise Delort de la Flotte, je sais que vous avez ensuite vécu avec celle-ci dans sa propriété du Treuil, commune de Perpezac le Blanc où nous avons été vous voir deux fois, ma mère et moi. Je me souviens que vous avez quitté le Treuil en 1887 pour aller habiter Brive avec Monsieur Adrien Estival. A ce moment-là, j'étais au collège de Brive où vous veniez me prendre avec votre mère, les jours de sortie... (7J8)

À Brive, elle a fait des études au Vieux Collège pour jeunes filles² (7J1). Dans le *Bulletin du Cours d'Enseignement secondaire de jeunes filles* (Brive, Imprimerie Roche, 3-4), on peut lire une « Epître du vieux Collège » écrite par elle en novembre 1888 pour accompagner le résultat des examens du 1er et du 8 juillet 1889 et la distribution des prix du 30 juillet : « Brevet supérieur : M^{lle} Genès. Prix d'honneur offert par M. le sous-préfet décerné à l'Élève qui s'est distinguée entre toutes par son application, son travail et sa bonne conduite : M^{lle} Marguerite Genès ». Malgré sa formation, elle avoue, alors qu'elle n'a que vingt-deux ans, ne pas avoir fait ce qu'elle souhaitait et elle l'exprime dans le poème « Résignation ». Assise à son piano, elle qui rêvait de faire de la musique, a dû renoncer :

2 L'ancien collège des Doctrinaires de Brive a été un collège de filles de 1887 à 1947. Selon la loi Camille Sée du 21 décembre 1880, les jeunes filles peuvent recevoir un enseignement secondaire où la morale remplace l'enseignement religieux. Les titulaires d'un Brevet Élémentaire peuvent être recrutées comme institutrices (d'abord remplaçantes) dans le public comme dans le privé ou ouvrir et diriger un cours privé (de classes enfantines ou élémentaires). Les titulaires d'un Brevet Supérieur peuvent être directrices d'école primaire élémentaire, maîtresses de cours complémentaire ou d'École primaire supérieure, répétitrices, maîtresses chargées de cours ou membres du personnel administratif des lycées de jeunes filles et elles peuvent occuper des postes administratifs par concours ou directement. Mais elles ne peuvent devenir professeur des collèges et lycées de jeunes filles car il faut être titulaire d'une agrégation : d'où la loi du 29 juillet 1881 créant l'École Normale Supérieure de Sèvres.

Mais aux labeurs ingrats par le sort asservie,
 Je ne puis cultiver l'art céleste entre tous
 Auquel j'avais rêvé de consacrer ma vie
 Et qui rend seulement mes courts loisirs plus doux.

N'importe ! puisqu'il faut que je suive ma pente
 Puisque pour moi chanter est instinct et besoin,
 Je chanterai du moins ainsi que l'oiseau chante
 Sans étude et sans art, comme aussi sans témoin.³

Et quand j'aurai rempli ma tâche avec vaillance,
 Mon âme enfin rompra ses terrestres liens.
 J'espère qu'alors Dieu, touché de ma souffrance,
 M'admettra dans les rangs de ses musiciens. (Ms, cahier 2, 7J1)

À Edmond Perrier qu'elle a rencontré aux fêtes félibréennes à Brive le 14 novembre 1894, elle dit avoir demandé un poste de répétitrice à Paris. Il en a parlé au Directeur de l'Enseignement secondaire mais cette démarche n'aboutira pas : on lui a reconnu quelque intelligence mais on a beaucoup déploré la fragilité de sa santé et les lacunes de son état civil. Et quelqu'un a déclaré qu'elle avait « une imagination dérégulée ». Une autre demande à Poitiers en 1896 n'aura pas non plus de résultat. Pourtant son objectif est de donner aux autres et de ne pas thésauriser l'enseignement qu'elle a reçu (7J1).

Parmi ses confidentes, se trouve, dès 1894, Thérèse Ferrand-Touzellier qui vivra à Marseille après son mariage et lutte parfois contre une dépression chronique. Elle lui raconte « les potins » de Brive mais est aussi capable d'argumenter avec son amie au sujet du transformisme darwinien. Elle lui suggère de lire *Cyrano* plutôt que des récits d'amour comme *Armantine ou la Présomption* (feuilleton dans la revue *La Joie de la Maison*) ou *Cécila ou la jeune infortunée* (M^{me} Ménard, 1843). Elle paraît nostalgique des premières dix années de sa vie passées à Marseille. Son autre amie proche est sa cousine germaine Irène de Roffignac. Dans une lettre non datée de 1894, devant les difficultés à trouver un travail, elle lui dit parfois regretter de ne pas s'être faite modiste ou de ne pas avoir été une simple gardeuse de chèvres. Elle fait d'abord quelques traductions d'anglais, une langue étudiée qu'elle maîtrise pour écrire à Micks et se dit qu'elle voudrait aller dans

3 En 1928, elle proposera un prologue pour le XVII^e Congrès de l'Arbre et de l'Eau des 31 août-1-2 septembre. Louis de Nussac (fondateur de *Lemouzi*, pseudonyme Lemovix, érudit régionaliste limousin, bibliothécaire au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris, secrétaire général de la Société Archéologique de la Corrèze) était engagé dans la culture touristique et a sans doute poussé Marguerite Genès dans cette voie. Outre un prologue, elle a composé les paroles et la musique d'une « Fête de l'Eau de l'Arbre et de l'Oiseau » pour une interprétation à Obazine en août 1928 avec récitant, chœur, Roi de l'Arbre, Reine de l'Eau (ms, cahier 1, 7J1) : « Le récitant - Déroulant ses hauteurs en vagues d'émeraude, / L'agreste Limousin que brodent / La pourpre bruyère et l'or des ajoncs, / Mêlé les essences, / Oppose les tons, / Les sombres, les clairs, les cendrés, les blonds, / Et le véronèze et le céladon, / Le vernis, le mat, le pâle, l'intense, / L'opaque, qui rend le sous-bois obscur / Et le transparent où le soleil danse... ».

le Midi. Mais elle ne veut pas laisser sa mère seule et dans le besoin à Brive⁴. Elle donne des leçons privées à quelques élèves et n'aime pas, avoue-t-elle à Thérèse Ferrand encore célibataire à Nîmes, devoir souvent solliciter les riches pour qu'ils lui paient ses services. Mais gagner sa vie lui convient : « il faut rougir non pas de travailler, mais de ne rien faire » (lettre à Thérèse F., avril 1896, 7J1). En 1897-98, on lui suggère qu'il serait plus commode de travailler dans le primaire mais elle veut un poste dans le secondaire. Plus tard, elle s'inscrit à la Société des Gens de Lettres pour essayer de gagner quelque argent avec des nouvelles en français que Louis de Nussac arrive parfois à faire publier dans des revues à public féminin.

Dans une lettre à Thérèse en 1896 ou 1897, elle se dit peu amateur de mondanités et a même boudé une soirée félibre où elle n'appréciait pas certains participants : « Donc, ma chère Thérèse, j'aime le monde en rêve, mais quand je suis éveillée, c'est un peu différent » (7J1). Elle comprend donc son amie fragile puisqu'elle semble souffrir aussi « du même mal vague, névrose, anémie, qu'on ne sait comment guérir » (lettre de juin 1897, 7J1).

Deux feuillets manuscrits par un ou une proche (peut-être sa mère ?) comportent les étapes de ses allées et venues de Brive à Paris et d'autres lieux entre septembre 1898 et avril 1903 :

Partie de Brive pour Paris le 29 septembre 1898 pour aller à l'Institut Catholique. / Revenue à Brive le 31 mars au soir 1899. / Repartie le 17 avril 1899 à 5 h. du matin pour la Touraine, Château Renaud. / D'où elle est revenue au commencement du mois d'août 1899. / Repartie pour Paris et Beauvais le 4 décembre 1899 à 5 h. du matin. / Ces heures de départ sonnent pour moi le glas. / Revenue avec Irène de R. sa cousine le 7 ou 9 août 1900. / Repartie pour Beauvais le 1^{er} octobre 1900. / Marg. est arrivée le 10 juillet 1901 de Beauvais. / Repartie pour Paris le 1^{er} Mai 1902 pour rejoindre la famille de Villaines. / Revenue fin juillet 1902. / Repartie pour Saint Sévère le 19 septembre 1902. / Revenue le 11 avril 1903 à Brive. (« Note sur Marguerite », 7J10)

En 1898, Nussac lui a trouvé une petite chambre à Paris où elle séjourne avec un groupe de pensionnaires de l'Institut Catholique pour parfaire ses études. Mais elle doit gagner sa vie et en 1899, elle explique au chanoine Roux qu'elle voudrait changer d'emploi car elle s'occupe d'une famille où il y a onze enfants gâtés. C'est alors qu'elle découvre la difficulté

⁴ Dans ses notes de guerre, jeudi 10 février 1916 : « Il y a longtemps que j'ai assumé chez moi la tâche de l'homme. Ma mère s'était embarrassée d'un fainéant, d'un débauché ; j'ai dû la recueillir et la faire vivre. Mais j'ai fait plus : j'ai travaillé au-dehors comme un homme, au-dedans comme une femme pauvre. Plus d'une, d'ailleurs, joue ce double rôle auprès des siens » (7J7).

d'enseigner à Paris pour une jeune femme du sud : « Ma qualité de méridionale m'a nui auprès de beaucoup de personne[s]. Chez une institutrice, cette origine est presque un vice rédhibitoire à Paris. Ceux-là même qui m'avaient tout d'abord prise pour une Parisienne ne manquaient pas de me trouver 'une pointe d'accent' dès qu'ils savaient d'où je venais » (Lettre du 2 janvier 1899, 7J8). Elle va trouver réconfortant l'accueil de ses compatriotes parisiens originaires de la Corrèze dont elle se souviendra à la mort de Johannès Plantadis⁵. En 1900, elle a eu plus de temps pour reprendre ses études de la langue d'oc car elle s'occupait de l'instruction des jeunes Laure et Jehanne de Malinguehen au château de Douy, dans l'Oise. Mais elle a refusé d'autres propositions d'enseignante dans le Nord trop éloigné de Brive où vivait sa mère. Elle a été soulagée que la marquise de Villaines du château de Saint-Sévère-sur-Indre lui rende sa liberté en 1903 car il n'y avait ni dimanche ni fête et elle était occupée de huit heures du matin à neuf heures du soir. Dans cette famille, on n'apprécierait pas qu'elle écrive dans des journaux, aussi devait-elle se méfier quand elle publiait des textes en français car ils recevaient *L'Ouvrier* et *Les Veillées*. N'ayant pas eu d'emploi dans un établissement scolaire, elle s'est étonnée : « le gouvernement en expulsant les religieux, m'a fait expulser comme laïque ! » (Lettre à Nussac de mai 1903, 7J1). Et elle continuera d'assurer les fins de mois pour elle et sa mère malgré sa santé fragile :

Dès que je quitte le travail intellectuel pour le labeur matériel, trois cauchemars me hantent : la guerre, la santé de ma mère, les importunités d'un *parâtre* qui n'arrive pas, quoiqu'il soit robuste et bien portant, à se tirer d'affaire.

Si je ne succombe pas sous mon fardeau, c'est que j'aurai une charpente d'acier comme certaines constructions modernes d'apparences frêles. (Mercredi 19 août 1914, « Impressions, choses vues et entendues », 7J7)

Quand la Première Guerre mondiale éclate, elle désespère :

Des tracasseries multiples : huit heures de labeur chaque jour, le ménage, les repas, les courses, interrompus par les crises incessantes de ma mère, me harcèlent, me bousculent, m'affolent, détruisent ma santé. Une balle, une bombe allemande qui mettrait fin à ce supplice serait la bienvenue... (Mercredi 14 octobre 1914, « Impressions, choses vues et entendues », ms, 7J7)

Elle a appris la mort de Mistral (25 mars 1914) et du pape Pie X (20 août 1914) mais est surtout concrètement confrontée à la maladie et à la mort dans l'hôpital de Brive où elle porte secours aux blessés, ce qui la marquera à vie :

⁵ Né en 1864 à Tulle, le majoral Johannès Plantadis, rédacteur de *L'Écho de La Corrèze* de La Ruche corrézienne a été directeur de *Lemouzi* (pseudonyme : Jean Dutrech).

Dormir, profondément, longtemps, ne plus entendre, ne plus penser, ne plus voir, ne plus savoir... (vendredi 11 septembre 1914)

Jamais ces visions d'horreur ne s'effaceront de mon souvenir, jamais plus mon âme ne retrouvera sa sérénité. (Vendredi 25 septembre 1914, « Impressions, choses vues et entendues », ms, 7J7)

Heureusement, il lui reste l'amour de son métier d'enseignante même si elle n'a pas pu obtenir de poste dans un établissement :

Les B., qu'on cite parmi les richards de la ville, ne pouvant recevoir d'argent ni des banques ni de leurs débiteurs ou locataires, sont fort gênés car personne ne travaille chez eux. Et ma profession me permet de suffire à mes besoins et à ceux de ma mère comme en temps ordinaires. Voilà qui démontre éloquemment la supériorité du travail sur la fortune. (Vendredi 25 septembre 1914, Impressions, choses vues et entendues, ms 7J7)

Elle suit avec intérêt le parcours de ses élèves et enrage quand ils ne travaillent pas assez. Parmi eux dans les années 1910, il y a la future reine du Félibrige Marguerite Priolo (lettres de mars 1945-1946-1947, 7J8). Ayant accepté ses origines obscures et son nom de famille attribué par un employé marseillais, elle a adopté un blason personnel soigneusement dessiné et coloré. Elle le présente dans le poème « Mon Blason » de février 1904 (ms, cahier 2, 7J1). À la fin des quatre strophes, elle précise en note « Genès, ginès, genest, forme du mot genêt en langue d'oc » :

La marguerite, blanche étoile,
Et le genêt, papillon d'or,
En Limousin comme en Armor,
Au printemps, sous un riche voile
Dissimulent la pauvreté
De maint endroit déshérité ;
Car en précieuse matière,
Ils savent transmuier la pierre
Et couvrent un sol indigent
De belles fleurs d'or et d'argent.

Sans souci des lois héraldiques,
Je veux composer mon blason
Des fleurs dont je porte le nom,
Marguerite et genêt rustiques. [...]

Le but, c'est, pour l'homme et la plante,
Non de vivre, mais de fleurir ;
Donc « Fleurir avant de mourir »
Sera ma devise éloquente. [...]

Un écusson est un emblème,
Sa devise, un enseignement :
J'ai dû, sous un ciel inclément,
Fleurir à l'ombre ; mais de même

Que se transforme un sol ingrat
 En corolles au pur éclat,
 Ainsi puisse la Providence
 En bonté changer ma souffrance,
 La vieillesse me ménageant
 Cœur d'or avec cheveux d'argent.

En 1932, alors qu'elle est chargée de mettre de l'ordre dans la gestion de l'hôpital de Brive, elle va affronter une nouvelle période sombre car elle a porté ombrage à l'économe. S'étant retrouvée au cœur d'une campagne de dénigrement, elle a dû s'en remettre au Conseil d'Administration qui a confirmé qu'elle ne se livrait à aucune action répréhensible (lettre du 21 septembre 1932). Enfin, elle s'est aussi occupée d'une filleule prénommée Rolande jusqu'à ce qu'elle lui trouve des parents adoptifs. Pour cela, elle remerciera l'aide de l'inspecteur de l'Assistance Publique dans une lettre du 22 septembre 1942 (7J8). Après la Seconde Guerre mondiale, les forces de Marguerite Genès vont diminuer. Le 6 janvier 1946, elle adresse un court poème à Albert Pestour :

Quel terrestre espoir
 Puis-je avoir
 Quand le soir
 Tombe sur moi toujours plus froid, toujours plus noir ?

 Pour vous, Maîtres jeunes encore
 Et seulement pour vous, sommets ou sémaphores
 que les premiers et les derniers le soleil dore -
 Je veux revoir briller l'aurore. (7J8)

On remarque qu'outre deux ou trois adresses différentes à Brive, son courrier lui a été adressé à l'hôpital Dubois de Brive où elle est secrétaire. Une liste de ses possessions entreposées au pavillon Lachaud de l'hôpital avait été établie le 29 octobre 1927 par l'économe afin d'attester qu'elle pouvait en disposer quand elle le souhaitait. En plus de pièces de mobilier, décoration et bijoux, il est fait mention de sa bibliothèque qui comprenait trois cents volumes reliés et brochés ainsi que trente-six années de la revue *Lemouzi* brochées, et en plus d'un piano, elle possédait six albums de musique avec environ deux cent morceaux de musique. Elle a rédigé son testament avec Paul Peyre veuf de Mathylde, sa collaboratrice pour *Leis d'Amor*, comme témoins le 5 juillet 1931 : elle y demande à être inhumée dans le cimetière de Brive avec sa mère et a fait don de la majeure partie de ses possessions à l'hôpital. Le 7 avril 1933, la ville de Brive, notant les services qu'elle a rendus à l'hôpital, signe une prise en charge à l'hôpital Dubois sa vie durant. Elle mourra à l'hôpital le 18 mars 1955.

2. Action et écrits d'une Reine du Felibrige limousin

Après la Ruche Corrèzienne animée par Plantadis à Paris dès 1892 avec *L'Echo de la Corrèze* comme revue, l'Escola lemouzina a été créée à Brive le 22 mai 1893⁶ par Sernin Santi, Provençal originaire de Die devenu receveur de l'enregistrement à Brive⁷. À la suite de quoi la revue *Lemouzi*, nommée ainsi par l'abbé Roux, a été fondée sur une idée de Nussac. Dès 1894, Marguerite Genès figure parmi les premiers lauréats du prix des Jeux de l'Églantine et est proclamée « Reine du Félibrige limousin ». La même année, elle reçoit de Charles Teyssier le titre de « mainteneur-suppléant » et anime « la Ménestrandie », la société théâtrale de l'Escola Bertran de Born de Brive. Aux Jeux floraux de l'Églantine de Brive de 1894-95, elle a obtenu le « Pretz dels Troubadours », le « Pretz de prosa lemouzina » avec Bombal et le « Pretz de poesia e prosa francesa » partagé avec trois autres lauréats. Elle collaborera avec Eusèbe Bombal de l'Escola de Sentrix d'Argentat pour créer des pièces théâtrales. Nommés Maîtres en Gai-Saber lemouzi à la Santo Estelo de Brive en juin 1895, ils participeront tous deux à la Federaciú Provenciala de las Escolas felibrencas del Lemouzi dont le Chaptal était l'abbé Roux et le Chancelier Nussac⁸.

Poésies, nouvelles, contes, études et pensées en langue française

En avril 1890, à vingt-deux ans, elle a écrit une nouvelle en français, « Le nid », qui évoque deux fauvettes refusant d'abandonner leurs petits dans le nid bâti sur un frêne de l'Île du Ramier, à Toulouse, quand la digue se rompt en 1875 et que la Garonne déborde en faisant de nombreuses victimes, un événement tragique qui avait aussi été raconté en français par Auguste Fourès.

Dans ses lettres, elle se qualifie parfois de Cendrillon mais c'est aussi sous ce nom qu'elle personnifie la Province du Limousin dans des vers « A la Province limousine » (ms, « Poésie 1888-1946 », 7J1) publié dans *Lemouzi* (janvier 1907, 36-37) :

Telle que Cendrillon, en merveilleux atours,
A la cour on te vit, jadis, belle et fêtée ;
Un moment tu régnas, par l'Europe imitée

6 *Escola Lemouzina fundada a Briva lou 22 de mai 1893 : Cabiscol, En Josep Rous ; Sout-Cabiscol, En Sarni Santi ; Manteneires fundatours : Ens Enric Monjaube, Louis de Nussac, Marcel Rocha, Ernest Rupin, Sarni Santi, Charles Teissier, Peire Verlhac. Manteneires ajudadours : Na Margareta Genès, Ens Eusebi Bounbal, Elie Bruehl, Camille Chabaneu, Gustave Clemens Simoun, Peire Cremous. Ramoun Laborda, Alfret Marpilhat, Joannes Plantadis, Leounce Priouleau, Antoni Renaudia, Enric Tirous del Plessis.*

7 Dans sa longue lettre au majoral du Bournat Robert Benoît datée de 1921, elle donne tous les détails de l'introduction du Félibrige en Limousin (lettres de 1921, 7J8)

8 Dans la Federaciú dissoute en 1905 après la mort de l'abbé Roux et reconstituée en 1910 avec Bombal comme *chaptal*, on compte notamment l'Escola Bertran de Born de Brive (mai 1893), l'Escola de Ventadour à Tulle (janvier 1895), l'Escola de la Sentria à Argentat (novembre 1894), La Ruche limousine de Paris.

Et lui prêtant ta voix pour chanter ses amours. (I)

En deuil de tes grands morts, papes (II) et troubadours (III)
Tu n'es plus reconnue et te vois rebutée...

Outre son intérêt et sa défense du dialecte limousin et de la graphie de l'abbé Roux, elle a pour projet d'écrire un livre de poésie en français pour de jeunes enfants. Elle prévoyait de donner à cet ouvrage le titre de *La Boîte à Surprises* en trois chapitres et vingt-deux récits : « I. Pièces enfantines » (16), « II. Braves bêtes » (3), « III. Souvenirs » (3). Elle avait même prévu une préface en vers :

L'ardent désir de nouveauté,
D'imprévu, de variété,
Qui conduit l'homme fait jusqu'à l'extravagance,
C'est peut-être, la conséquence
des émerveillements de la première enfance... (Ms feuillets « un grand entraîneur », 7J1)

« Retour de Paris » (*Lemouzi* 15, avril 1896, 126-128) fait partie des nouvelles en français qu'elle veut publier dans des revues : la Parisienne Toinette Chastang revient en train à Puybrun mais personne ne la reconnaît. Marchant vers la maison familiale de Saint-Pardoux, elle apprécie le paysage mais voudrait tout de même que les femmes qui sont au lavoir la remarquent et l'envient mais elles se moquent de cette jeune élégante. Comment va réagir son promis Pierre Couderc en la voyant avec chapeau à plume et voilette ? Petit à petit, elle se met à craindre la réaction de son père paysan. Se souvenant de ses maîtres et de sa solitude à Paris, Toinette va d'abord voir sa mère pour lui demander des vêtements et un barbichet afin que son père et son fiancé ne voient en elle que la simple paysanne qu'elle est restée.

Journal de la guerre 1914-1918

La violence des hommes va se déchaîner et ses carnets permettent de voir une Marguerite Genès qui ne croit pas aux luttes ouvrières. Pour elle, les conflits ne sont qu'exploitation, corruption et difficultés pour les plus pauvres : « Abus engendre excès. Les exploiters font les révolutionnaires. [...] Pendant la guerre, le commerce est devenu du vol » (jeudi 15 mai 1919, "Impressions. Choses vues et entendues", 7J7). Elle se désole de voir l'humanité lutter violemment pour des chimères et se battre contre elle-même en détruisant ce qu'elle a construit :

Peuples fourvoyés, corrompus, vous êtes à plaindre !
– 1789 – 1830 – 1848. Une, deux, trois révolutions. Combien faudra-t-il de vaccinations pour que nous soyons à l'abri de la maladie ? Ce vaccin-là semble bien n'avoir comme celui de la variole qu'une efficacité temporaire.

Comme la terre, il y a une cinquantaine de siècles, l'humanité en est-elle à l'ère des grands bouleversements ? Des éruptions volcaniques et des dislocations où les sommets s'écroulent et les bas-fonds émergent ? Les secousses sociales, telles les secousses sismiques, vont-elles détruire les édifices péniblement élevés.

Civilisation ? Non, période pré-civilisée.

La civilisation fleurira-t-elle jamais ? L'homme est-il indéfiniment perfectible ?

Aucun être ne l'est.

Ère de sauvagerie primitive, ère des invasions et de révolutions, séries de guerres. L'homme d'autrefois était mieux inspiré qui mettait son espoir dans un au-delà imprécis. Celui d'aujourd'hui cherche le bonheur ici-bas et s'étonnant, s'exaspérant de ne pas l'y trouver, se meurtrit, s'affole, comme un insecte qui ne comprend pas qu'une vitre invisible le sépare de l'espace et de la liberté. (Mardi 20 mai 1919, 7J7)

Elle a de l'admiration pour Clémenceau qui vient d'être blessé dans l'attentat de l'anarchiste Cottin.

Conservatrice, elle avait pour référence le patriotique et catholique Albert de Mun⁹ qui était, selon elle, le seul dont les idées auraient pu préserver l'ordre social et défendre les intérêts des pauvres gens (mercredi 7 octobre 1914).

Elle a eu l'intention de confier ses notes de guerre de 1914-1918 et 1939-45 dactylographiées, mais elle souhaitait les mettre au propre car c'était souvent une écriture à la hâte en fin de journée (lettres de mars 1945-46-47, 7J8).

Critiques d'une femme érudite, reine du Félibrige

À un destinataire inconnu du Félibrige et à une date inconnue, elle dit être tout à fait contre l'idée de devenir majoral. Philadelphie de Gerde aurait le plus de chances pour le devenir. Marguerite Genès dit ne pas aimer ce qui « virilise ». Tout en s'affirmant féministe, elle estime que le rôle d'une femme dans la société doit être « tout de grâce et de concorde ». Elle apprécie d'« être traitée en égale » mais ne voudrait « pas être traitée en intruse ». Après été reine de Cour d'Amour, elle trouve que le majoralat est « une déchéance ». Elle ne veut être qu'« une simple fille d'Eve pourvue seulement des qualités et des défauts de son sexe ». Elle n'apprécie pas Jules Charles-Brun, député de Marseille, secrétaire général de la Fédération Régionaliste de France :

Je me crois ainsi très féministe, plus féministe que les plus exaltées suffragettes.

⁹ Adrien Albert Marie, comte de Mun (1841-1914), est un militaire, un homme politique et un académicien. Après avoir prôné le ralliement des catholiques à la République (*Au milieu des sollicitudes*, 1892), il a développé l'idée d'un catholicisme social et d'un corporatisme chrétien inspiré de l'Ancien Régime. Boulangiste, il a fondé l'Action libérale populaire et s'est opposé à la loi de la séparation des Églises et de l'État.

Charles-Brun est, en effet, resté longtemps en Limousin ; mais je ne l'ai vu qu'à Martel. Sans doute il ne fait que des visites de digestion ? Peut-être m'a-t-il trouvée un peu froide : je ne l'ai convié ni à déjeuner, ni à flirter. Fréquenter un pur esprit ne l'a pas tenté. (Ms, cahier 12, 7J8)

Des notes inédites intitulées « Bouquet de Pensées », nous permettent de mieux apprécier ce qu'est être femme érudite entre la fin du dix-neuvième et le début du vingtième siècle :

Une authoressse prétend que les femmes doivent être banales et qu'elles doivent se garder de se faire remarquer. Cela est vrai. Ainsi Antigone qui s'est tellement fait remarquer qu'on parle encore d'elle après plus de trente siècles ; Clélie qui passa le Tibre à la nage ; Cornélia si fière dans l'adversité ; Sainte Geneviève qui sauva deux fois les Parisiens ; Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Jeanne Hachette et Philis de la Charce ? Qui défendirent Beauvais et la Savoie ; Blanche de Castille, Marie Tudor, Marie-Thérèse et Catherine II qui régnèrent si glorieusement, auraient dû garder une attitude plus effacée ; les femmes auteurs Mmes de Sévigné, de Staël, de Girardin, George Sand, Eliot, etc. ont eu également le plus grand tort d'attirer l'attention, de montrer leur esprit et d'écrire des chefs-d'oeuvre. Puisqu'elles avaient le malheur de n'être point banales, il ne leur restait qu'à tâcher de le paraître. Toutes ces femmes ont, n'est-ce pas, manqué totalement de goût, de tact et de convenances ? (7J11)

Polémiques

Elle aime à donner son avis sur des interventions ou écrits, des affaires de Félibrige et des questions de graphie. Ainsi dans une lettre du 26 novembre 1911 au majoral duc de la Salle, elle conteste que le caractère limousin soit comme la châtaigne dans sa bogue piquante et elle aligne les noms de généraux et explorateurs limousins. Elle est en faveur de la création d'une maintenance limousine distincte de la maintenance auvergnate et elle est pour une ouverture des prix à des œuvres qui ne soient pas forcément des créations de mainteneurs (lettres de 1911, 7J8)

Dans sa présentation du Félibrige limousin à Robert Benoît, majoral du Bornat¹⁰ (lettre de 1921, 7J8), elle explique que lorsque le maire d'Argentat et mécène des actions félibréennes du Limousin Louis-Joseph de Bar avait été nommé *chaptal* (ou président d'honneur) du Félibrige par Plantadis plutôt que *capiscol* puisqu'il n'était pas mainteneur félibre, Jean-Baptiste Chèze et Édouard Mazin se sont livrés à « un coup d'État permanent » en créant une école parisienne qu'ils ont nommé l'Escola de l'Alaubeta et à laquelle elle refusera de participer. Chose inexcusable : ils ont évincé le chercheur érudit Jean Audiau de la revue *Lemouzi*. Depuis cette cabale, elle sera une critique féroce des

¹⁰ Dès 1921 au moins, le majoral Robert Benoît, capoulié du Bournat du Périgord et auteur de *La Petite Histoire de Périgueux* (1938), est un correspondant assez régulier.

projets linguistiques de Chèze et de ses amis qu'elle qualifiait de « lauzengiers ». Elle n'aime pas Chèze qui selon elle n'utilise ni le limousin, ni le français et se sert, dans ses pièces, d'injures et de mots grossiers (lettres à Bar, avril à août 1922, 7J1). Le capoulié Marius Jouveau de passage en Limousin ne contestera pas le titre de *chaptal* pour Bar mais uniquement dans le cadre de l'Escolo de la Sentries présidée par le Parisien Branchat de Leobazel. Agacée par la réponse de Jouveau qui n'a pas remarqué que de Bar était mentionné *cabisco* de l'Escolo du Barbichet dans le *Cartabèu* et outrée par la mauvaise foi de Chèze, Nouaillac et Mazen et des félibres parisiens qui veulent diriger le Félibrige limousin, elle affirme sa fidélité à l'esprit du chanoine Roux et à de Bar et demande au directeur Nouaillac, que son nom soit retiré du comité de rédaction de *Lemouzi* dans une lettre du 12 janvier 1924 (7J8). Tenace, elle écrit à Marius Jouveau le 24 janvier 1924 :

Lou felibrige mistralenc, disetz, recouneis pas aquel titre. L'a recounegut trusqu'en 1923 ; e vaqui perque : Plantadis d'avansa de far noumar un sucessour a l'abat Roux, un segoun chaptal, avia counsultat Mistral, s'era fach crubir per el. [...] Lou que countunharia de mescouneisser lou chaptalat mescouneisseria tabe l'autoritat de Mistral, esperit large e generous que vezia un filh dintz tout felibre sincere. [...] La tata Goutou, qu'es aital que sinhi dous us cops, es una d'aquelas bargieras que quan vezen roundelejar un renart ou un tais alentourn del troupeu, tiren lours soucs e lous fan trundir per espauluchar lou malvoulèn e sauvar las oulhas. (7J8)

[Le Félibrige mistralien, dites-vous, ne reconnaît pas ce titre. Il l'a reconnu jusqu'en 1923 ; et voilà pourquoi : Plantadis avant de faire nommer un successeur à l'abbé Roux, un second *chaptal*, avait consulté Mistral, et avait obtenu sa garantie. [...] Celui qui continuerait d'ignorer le *chaptalat*, ignorerait aussi l'autorité de Mistral, un esprit ouvert et généreux qui voyait un fils dans tout félibre sincère. [...] La tata Goutou, c'est ainsi que je signe parfois, est une de ces bergères qui, lorsqu'elles voient rôder un renard ou un blaireau autour d'un troupeau, retirent leurs sabots et les font se choquer pour faire peur au malveillant et sauver les moutons]. (trad. J. G.)

Elle confiera à Benoît (lettre de 1924, 7J8), qu'elle a retrouvé la lettre autorisant Plantadis à nommer un *cabisco* en vue de succéder à l'abbé Roux âgé et elle déplore qu'à sa lettre de deux pages, Nouaillac ait répondu par une lettre de dix pages où il est question à son endroit de « lettre impertinente », de « mesquins soupçons », d'« aigreurs », d'« inutile geste d'orgueil », de « versatilité des âmes féminines les meilleures », d'« orgueil insoupçonné des plus chrétiennes », d'« obsession de la dignité offensée », de « délire de la persécution ».

Défense de l'œuvre de l'abbé Roux

En 1912, avec sa jeune élève devenue bachelière, Marguerite Priolo, elle s'est lancée dans un dictionnaire. Resté inachevé, elles en étaient alors à la lettre D (7J1). Particulièrement fidèle à la mémoire de l'œuvre entière de l'abbé Roux, elle consulte parfois sa nièce Anna Chastaing pour obtenir des photos ou des détails et continue à dactylographier ses *Rustiques* et demandera plus tard son aide à Micks pour la publication de cet inédit.

Elle aura des mots avec René Farnier, fondateur avec Jean Rebier et Albert Pestour de l'Eicola dau Barbichet (langue et danse) en 1923. Elle qui conseille Pestour pour la graphie de certains de ses poèmes considère que Rebier et Farnier sont décidément trop tentés par la graphie de Roumanille (lettre à Pestour du 5 décembre 1926, 7J8).

Elle est aussi sollicitée par des candidats des jeux de l'Eglantine ou des passionnés qu'elle guide pour qu'ils améliorent leur langue littéraire : pourquoi utiliser *doumaisela d'ounour* quand on a *countra-novia* ? Comme elle utilise *goûter* plutôt que l'anglais *five o'clock*, elle préfère qu'on écrive *de l'agrafuelh* plutôt que *del houx* (lettre à l'abbé Joffre du 12 février 1924, 7J8)

Lorsqu'elle avait participé à l'édition des poèmes de l'officier de santé périgourdin Pierre Margontier (1791-1875) dans *Lemouzi* (n° 76 à n° 86, 1902-1903) en collaboration avec le notaire Gabriel Lafon, elle avait revu la graphie du poète de Terrasson et avait déjà dû affronter des critiques du Bournat qui, selon elle, bien que n'ayant jamais édité Margontier, ignoraient tout de la langue des troubadours (lettre à Nussac de 1903 ou 1904, 7J8).

Elle s'en prendra aussi à l'abbé Jean-Baptiste Joffre qui l'avait accusée d'avoir évoqué le limousin comme un « misérable patois » dans un article publié dans le *Courrier du Centre*. Elle lui répond aussitôt qu'il a sorti cette expression de son contexte et lui fait vertement remarquer qu'elle veut bien être critiquée pour ses œuvres mais pas qu'on déforme sa pensée car elle n'a bien sûr jamais pensé que le limousin était cela. Et elle ne manque pas de lui rappeler qu'elle a souvent pris du temps pour dactylographier ses « petites pièces » (lettre du 14 janvier 1940, 7J8).

Et elle méprisera Farnier qui a voulu publier avec sa femme « une de ses horreurs patoises » qu'il a appelé « Charme du terroir ». Il n'est pas possible d'écrire *Lou trei Rei de l'orian / Van voire queu bel enfan / Charja de riche presen...* (lettre du 23 septembre 1942).

La folkloriste des « Choses d'Oc »

Dans une note à un certain E. M., elle s'était insurgée contre le recueil de chansons populaires de la Bibliothèque nationale qui est « défectueux » :

Les pièces sont tronquées, défigurées de cent manières. Toutes les règles de la versification sont violées ; la mesure n'est point observée ; il y a eu un chassé-croisé entre les vers et les strophes ; l'orthographe est tout à fait fantaisiste... (Ms septembre 1897, 7J8)

En matière de folklore, après des études des classements d'Arnold Van Gennep (ms « prose classée par ordre alphabétique, 7J4), elle avait envisagé, sans doute avec sa disciple Germaine Brizard, un classement de légendes limousines. Ses notes sont contenues dans trente-sept cahiers déposés aux Archives de la Corrèze sous la cote « Notes de Folklore. Choses d'Oc » (7J4). Elle a récolté des anecdotes, des contes, des chansons, des *nhorlas* sans négliger l'approche linguistique.

Quand elle s'adresse au secrétaire Guy Le Floch des Archives Internationales de la Danse de Passy (1931-1952), c'est pour lui signaler des énormités d'enquêtes sur des airs joués ou chantés : « l'Eau de roche » est devenue « l'Eau de rose », c'est une scottish et pas une mazurka ; « la chaloupée » a été notée « la salope », et une « Valse vient » limousine n'est autre que « la Varsoviana » d'origine polonaise... et elle lui dit que pour son exposition traditionnelle, elle ne peut lui faire passer son barbichet qui est très usé tout en réclamant quelques feuillets d'enquête (lettre du 14 octobre 1935, 7J8).

Le 15 janvier 1944, elle s'adresse à Joseph Nouaillac qui a adhéré au groupement folklorique, ce qui a réjoui André Varagnac, son secrétaire général, à qui elle l'a dit¹¹. Elle assure qu'elle lui fournira un réseau d'enquêteurs. En 1945, elle aura des propositions de collaboration de la part de Le Floch de l'AID et de François Agostini du SAFTA (Anthologie sonore) sur les traditions du Limousin et de la Marche. Elle a donc fréquemment communiqué avec l'archiviste Germaine Brizard qui lui a proposé de la loger dans son château pour y travailler (lettres de mars 1945-46-47, 7J8) et avoue à Micks que celle-ci avait été plus « vaillante » qu'elle car elle avait « volontairement assumé une tâche dans la résistance » alors qu'elle n'avait fait qu'accepter « celles qui s'offraient de temps en temps » (lettres de 1944, 7J8).

¹¹ Elle écrit aussi à Henri Rivière, conservateur du Musée des Arts et Traditions populaires au Palais de Chaillot (lettre du 23 janvier 1944, 7J8).

3. Quelques fables, poèmes en occitan limousin et mises en scène ethno-linguistiques

En 1893, elle a déjà mis en scène un paon et un hibou dans une fable en français publiée dans *L'Echo de la Corrèze* et a travaillé à des pièces de théâtre, souvent en collaboration, entre 1897 et la veille de la seconde guerre.

La fibre d'une fabuliste

En septembre 1910, elle a donné à lire « Lous tres moutouns » où des moutons qui prennent le train pour Paris se rendent soudain compte qu'ils ne vont pas y vivre dans des palais mais vont tout droit à La Vilette où ils vont être égorgés (*Le Limousin*, 3 et 4, janvier 1911, 116-119 ; *Almanach des veillées limousines – Armana Lemouzi*, 1912, 41-42) :

*... Al lueg de la jouiousa eisistensa raibada
Una crudela destinada
Vous era a toutz très préparada
Dints quel Paris charmable e troumpadiu,
Adiu donc, paubrotz ! Paubrissous, adiu !*

[... au lieu de la joyeuse existence rêvée, / une cruelle destinée / vous était préparée à tous trois / dans ce Paris charmeur et trompeur... / Adieu donc, pauvrets, pauvrets, adieu donc !] (Tr. M. G.)

Elle est aussi l'auteur d'une autre fable en vers, « L'Aucha trop couqueta » (*Notre Province* 6, Septembre 1942, 191). L'oie fatiguée d'être vêtue comme une « Cendrillon » a été chez une modiste de Brive pour y acheter *coua de pau, alas de pintara, chaput de parrouquet e gourjarel de pijou* (Queue de paon, ailes de pintade / huppe de perroquet, gorge de pigeon, tr. M. G.). Quand elle retourne parader dans sa basse-cour tous se moquent d'elle et la traitent d'étrangère. Comme elle plonge au fond de la mare pour le plaisir de se baigner, tout son harnachement déteint et elle découvre qu'on lui avait vendu des plumes d'oie habilement peintes. Et la fabuliste conseille aux jeunes filles de mettre coiffe blanche et fichu à fleur comme la Toinette de sa nouvelle en français car *las modas d'ancian temps, n'ia pas de mais plasentas* (les modes d'autrefois, il n'y en a pas de plus charmantes, trad. M. G.).

Quelques poèmes d'hommage

S'il lui arrive d'écrire en langue d'oc dans sa correspondance, elle lit aussi énormément d'ouvrages de toutes les époques et dans tous les dialectes : elle aime la

poésie de Perbosc¹² et de Pestour mais surtout celle de Grenier. Elle a élaboré un cahier de rimes, mais comme pour le lexique ébauché, elle semble avoir été prise par son travail et son activité associative et a finalement peu composé de poésie en langue d'oc. Elle excelle plutôt dans le style de la fable et dans les poèmes d'hommage aux amis décédés tel que « Remembransa » à la mémoire de Bombal (*Lemouzi* 203, novembre 1917, 54) :

*...Ujan, ia mas la Mort qu'aja bouna recolta.
Am lours obus, lous Alemans
An labourat, paures paesans,
Emais semenat vostres champs,
E jamai pus, o cial, jamais pus jous la volta,
L'om avia vist froujar de parieras meissous :
Qu'ei mas rouinas e dols e corps sens sepultura ;
Mas d'aquela estranha cultura
Lous fruchs per elhs seran pas dous...*

[... Cette année-ci, seule la Mort fait bonne récolte. / Avec leurs obus, les Allemands / Ont labouré, pauvres paysans, / Et aussi semé vos champs, / Et jamais, ô ciel, jamais sous ta voûte, / On n'a vu se produire de telles moissons : / Ce n'est que ruines et deuils et corps sans sépulture ; / Mais de cette étrange culture / Pour eux, les fruits ne seront pas doux...] (Tr. J. G.)

et « Souvenensa », à la mémoire de Plantadis (*Lemouzi* 213, mars-avril 1922, 63-66) :

*Dins Paris, qu'eran souls lous paubres Lemouzis
Vengutz per li charchar saber, gloria ou fourtuna !
Mas d'aqueus eisilatz n'ia un qu'aus autres dis :
« Couma s'acialen, jous la clouca, lous pousis,
« Assemblam nous, sius plai. En n'en dire quaucuna
« Dins nostre vielh parlar, rejauvirem lous cors
« E nous sentirem toutz pus urous e pus fortz »*

[Dans Paris, combien ils étaient seuls les pauvres Limousins / Venus pour y chercher savoir, gloire et fortune ! / Mais de ces exilés un seul aux autres dit : / « Comme sous la glousse, s'abritent les poussins, / Rassemblons-nous, s'il-vous-plaît. Tout en nous racontant quelque histoire / Dans notre vieux parler, nous réjouirons nos cœurs / Et nous nous sentirons tous plus heureux et forts »]. (Tr. J. G.)

Collaborations théâtrales

Sa collaboration avec Bombal, notamment pour les pièces publiées comme *La bujada* (1904), *Maijou a l'evers* (1907), *Lous francimans* (1924), semble avoir été une question de complémentarité : « j'ai toujours apporté le sujet et le plan ; mon collaborateur, des épisodes. [...] Chacun de nous traitait une scène puis l'autre la

12 Pour la remercier de l'avoir évoqué dans *La Vie Limousine* et en écho à son propre poème « Vendanges » publié dans cette revue en octobre 1932, Perbosc lui écrira un poème « La Gaspa » publié en mars 1933.

retouchait » (lettres de mars 1945-46-47, 7J8). Les personnages parlent en français, en occitan limousin et parfois dans une langue de l'entre-deux.

La bujada est une pièce en un acte et cinq scènes qui se situe dans une ferme et met en scène deux couples de voisins : Marchou (50 ans), Marounet (25 ans), La Janota (épouse de Marchou) et La Fransounel (jeune épouse de Marounet)¹³. Ils sont en temps de Carême et doivent manger une légère soupe à l'huile (*la moullura*) dont Marchou est las. La Janota ne veut pas faire sa lessive avec du bois vert parce qu'il fume alors que Marchou veut économiser le bois sec. Elle prétend qu'il ne faut pas faire la lessive (*la bujada*) pendant la Semaine Sainte car, dit-elle, cela ferait mourir tous les hommes de la maisonnée. Crédule, Marchou veut dénoncer la jeune Fransounel qu'il voit en train de laver son linge et va convaincre son mari que sa femme veut sa mort. Marchou, Marounet et La Janota tentent de convaincre La Fransounel sans expérience. Alors que son mari menace de la mettre à la porte, aidée par Janota, elle plaide qu'elle ne savait pas. Alors que les hommes vont faire publier l'interdiction de faire la lessive pendant le Carême, Janota explique que dorénavant elle conseillera Fransounel pour qu'elle fasse croire à son mari par le biais de *nhorlas* que c'est lui qui commande à la maison. Dans une lettre à Plantadis de l'été 1904 (7J1), elle évoque les problèmes que Bombal et elle rencontrent : ils voudraient créer des œuvres plus importantes, mais, comme s'en plaignait la Languedocienne Juliette Dissel, les acteurs bien formés manquent. Ils n'ont donné qu'un acte du *Drac* de Bombal ; *La bujada* et *La nueg de las Paus* n'ont été jouées qu'une fois. En juillet 1907 (7J1), elle propose à Bombal de revoir *Maijou a l'envers* pour l'impression et elle lui soumet l'idée des *Francimans*.

Avec Mathylde Peyre (décédée en 1923), elle a créé une pièce en un acte avec chanson¹⁴ bien avancée dès 1911 (lettres de 1911, 7J1). Il s'agit de *Leis d'Amor* dont elle obtiendra la publication en 1944 avec une préface de Paul-Louis Grenier dont elle apprécie le projet d'élaboration d'une langue littéraire occitane. En août 1911, dans un brouillon de lettre à Mathylde Peyre, elle se plaint de la platitude des comptes rendus à la suite de la représentation de scènes de *Leis d'Amor* au Théâtre de verdure de Brive même si quelques félibres ont aimé l'écoute de leurs vers (ms cahier 13, 7J8). La pièce, qui aura finalement dix-huit scènes, a pour objet le différend, puis la réconciliation de Bertran de Born et Mahault de Turenne qui reproche au troubadour d'avoir chanté Guicharde de

13 Le récit collecté à l'origine de la pièce a été intitulé « Quoura e perque fuguet emagenat un dire ben conegut en Lemouzi » (*Lemouzi* 34, avril 1898, 46-47).

14 *Leis d'Amor* a été écrite pour la XVIIIe fête de l'Eglantine en 1911.

Combarn. L'action se déroule en Saintonge chez Tibor de Chalais que Bertran pense chanter pour remplacer Mahaut que Guillaume de Talleyrand essaie de raisonner. Papiol, le jongleur de Bertran de Born regrette le choix de Bertran et Tibor encourage celui-ci à rester fidèle à Mahaut. Avant de regagner Autefort, Bertran obtient enfin le pardon de Mahaut. Les deux auteurs ont prévu que, pour que la pièce puisse être représentée, des scènes pourraient être supprimées. Le journaliste Jules Lafforgue (pseudonyme Pierre Calel) originaire du Quercy qui publie des chroniques dans le *Courrier du Centre* de Limoges a consacré un article élogieux à *Leis d'Amor* dans le *Journal du Lot* mais, si les recettes d'entrée à Brive ont été conséquentes, il ne faut pas penser à de possibles droits d'auteur...

4. Correspondances et notes de lecture

Marguerite Genès a noirci des dizaines de cahiers : ils lui servaient de brouillon pour rédiger ses lettres en français, occitan ou anglais et lui permettaient de conserver des notes de ses nombreuses lectures et relevés sur la langue et la littérature d'oc et elle y recopiait ses projets d'écriture en français et en occitan limousin. Quelques réponses de ses destinataires permettent de constater qu'elle a bien envoyé ses lettres dont des pages ou des passages ont été rayés avant mise au propre et envoi.

Correspondances et notes

Alors que l'abbé Roux était encore en vie, elle l'assurait qu'elle étudiait la « Langue d'Or ». Comme lui, elle s'indignait des « monstruosité orthographiques et prosodiques des patoisants » (décembre 1895, 7J8). Plus tard, au moins dès juin 1905, elle échangera avec l'« Amic carcinol » Antonin Perbosc (7J8). À Mistral, elle a aussi dit tout son amour pour la Provence :

La Prouvença l'aimi couma Aubanel aimava la Zani qu'avia perduda, que poudia pus veire. E vostre obra l'aimi d'estrambord couma aco bou mais aco bel. (Lou 12 d'ost 1918, 7J8)

[La Provence je l'aime comme Aubanel aimait Zani qu'il avait perdue, qu'il ne pouvait plus voir. Et votre œuvre je l'aime avec enthousiasme comme quelque chose de bon et de beau].

En 1917, Marguerite Genès a été préoccupée par le projet de loi de transfert des œuvres d'art des églises dans des musées et a apporté son soutien à Maurice Barrès quand il a présenté, avec d'autres députés aux opinions diverses, une proposition de loi pour la création d'un Office des monuments ayant un caractère esthétique et historique

non classés par la loi du 30 mars 1887. Comme lui, elle estimait que les œuvres d'art devaient rester dans les églises et ne pas partir vers des grands centres. À ses yeux, « les musées ne sont que les cimetières des œuvres d'art. Si l'on doit enlever ces objets aux églises, il serait désirable encore qu'on ne pût les enlever au département », écrit-elle en octobre 1917 (7J8) à Barrès qui avait dit : « Il n'y a pas sur toute la terre de France, deux églises qui soient exactement pareilles, pas plus qu'il n'y a deux feuilles semblables l'une à l'autre dans les vastes forêts. » (*Comité de défense et de progrès social* 49, 1912, 6)

Elle a aimé les « Contes coquins » de Perbosc (*Contes licencieux d'Aquitaine*, 1907) et la *Chansó de Combralha* (1927) de Grenier. Ses échanges avec l'un et l'autre sont empreints de respect et elle avoue ses doutes et son indignation quand Chèze, Farnier et Mazin prétendent préparer un dictionnaire et une grammaire du limousin alors qu'il y a les « rarissimes » grammaires limousines de l'abbé Roux et de Camille Chabaneau (lettre non datée vers 1930, 7J8). Elle trouve que Grenier, par ses songes, légendes et symboles représente le génie celtique. Son recueil *Images* (1939) aurait très bien pu s'appeler *Visions* ; il lui rappelle sa lecture de Macpherson (lettre non datée au seuil de la guerre 1939-45, 7J8). Plus tard, elle lui écrira qu'il est un véritable « maître émailleur » et lui avoue :

J'avais parfois rêvé de représenter cette région à ses époques remarquables dans une série de romans historiques. Le temps m'a manqué pour une œuvre de longue haleine. Une suite de poèmes par vous me consolera de mon impuissance. (Lettre du 30 mars 1941, 7J8)

Le 10 septembre 1942, elle est ravie que Grenier soit le président de l'Amicale des auteurs limousins qui a déjà des adhérents (7J8) tandis qu'Henri de Chalup va être le délégué corrèzien au Conseil National du Folklore. Elle souhaiterait que cette Amicale fondée au château de Cosnac et que les jeunes souhaiteraient appeler *Amistansa Lemouzina* soit affiliée au CNF.

Le 24 février 1930 (7J8), elle écrit à Ismaël Girard pour se réabonner à *Oc* et comme elle communique régulièrement avec l'universitaire Micks, elle lui promet de faire connaître la revue à New York.

À André Boussac, auteur de pièces théâtrales, elle dit souhaiter pouvoir transposer en limousin des pièces parues dans *Terra d'Oc* pour les faire jouer par les Pastourelas lemouzinass dont la présidente est Marie-Thérèse Simonet. Et on trouve un mot à Juliette Dissel du 29 mars 1935 (7J8) qui, guidée vers elle par Charles-Brun, a fait part à Nussac de son souhait de jouer *Maijou a l'evers*. En joignant une idylle de Bombal et une

pastourelle faite pour elle, elle fait cadeau des droits d'auteur à Dissel si elle est gênée et l'autorise à « *revirar quelas pessas dins lou parlar de Toulousa* », sachant que *Maijou a l'evers* a déjà été adapté en haut-limousin et en provençal.

Prenant de plus en plus le ton bienveillant de la Tata Goutou, un pseudonyme, elle appelle Micks avec qui elle échange une correspondance régulière entre 1932-1947 son « Cher neveu » et se qualifie d'*old spinster* (lettre de 1938, 7J8). Germaine Brizard, châtelaine de Saint-Germain-Les Vergnes, lui avait procuré *La Renaissance méridionale en Limousin* de Micks qu'elle remercie en s'adressant au maire de Tulle pour que ce professeur de l'Université de Rochester soit nommé citoyen d'honneur de la ville, ce qui sera effectif par lettre du maire le 23 juin 1938 (7J8). Jean Mouzat, en relation avec Micks et Antoine Dubernard¹⁵, est aussi un « Cher neveu » qu'elle encourage pour qu'il essaie de ressusciter *Lemouzi* avec le soutien du troisième « Cher neveu » Albert Pestour. André Berry lui envoie sa biographie en décembre 1932 (7J8) et alors que la seconde guerre approche, au troisième « Cher neveu » Pestour et à son épouse, elle envoie des poèmes en réponse à ceux qu'il lui fait parvenir.

La guerre de 1939-1940

Elle qui a vu les atrocités de la première guerre écrit à son amie Magdeleine Vallery (née Heinrich) du Puy dans une lettre de 1939 ou 1940 : « Le plus stupide lorsqu'on est menacé, ce serait de ne pas saisir des armes et de se battre de toutes ses forces. Une paix juste et durable ? Hélas, l'Allemagne veut dominer, l'Angleterre, la Russie, le Japon, la papauté également » (7J8). Au moment où la guerre de 1939-1940 éclate, l'engagé Micks et elle se sont promis de garder un lien malgré les circonstances : « Servons chacun notre pays de notre mieux ; et si le vôtre entre dans l'abominable mêlée, unissons au-dessus d'elle nos pensées sereines et bienveillantes » (7J8). Le cortège des malheurs recommence, les atrocités, les épidémies, la faim, le manque de soins hospitaliers, les morts, l'action de la Croix Rouge... Toujours dans les bonnes œuvres, sa santé s'est dégradée : elle est atteinte de problèmes de vue, sa main s'est faite bien moins sûre et elle vit dans un établissement hospitalier de Brive. Dans une lettre du 3 octobre 1941, elle évoque les privations de nourriture et son activité pendant ces années sombres :

¹⁵ Jean Mouzat est aussi en relation avec Wilson Micks et Antoine Dubernard. Elle regrettera l'affiliation de Mouzat à la Societat d'Estudis Occitans où on ne jure que par le pharmacien grammairien Alibert qui a, selon elle, « estalinisé » la langue d'oc et imite trop les Catalans (7J8).

La vogue du régionalisme me vaut d'intéressantes relations et quelques travaux supplémentaires. M. Bertrand de Jouvenel¹⁶, un franciscain, un directeur de camp de jeunesse, sont venus me questionner. Le préfet de Limoges crée une revue dont le neveu de Joseph Roux sera le directeur. Toutes ces entreprises auront-elles des résultats féconds ? Elles nous distraient toujours de nos profonds maux et malheurs.

Tout va assez mal parce que trop peu de Français sont... Français. Les uns sont bolcheviks, les autres anglophiles ou germanophiles, donc coquins ou dupes. (7J8)

Elle recommande le théâtre de l'Uzerchois Dubernard (*Tout s'adoba, L'Auratge sus la Baudada, Lou Gran*) au rédacteur en chef du *Courrier du Centre*. Les pièces de l'agriculteur Dubernard correspondent à l'esprit du retour à la terre de la Révolution Nationale pétainiste (lettre du 14 avril 1941, 7J8). Elle parle peu d'elle car elle estime que le sort d'une « petite vieille » n'a pas d'importance quand tant de nations s'effondrent. Et finalement elle s'offusque contre les embusqués et exploiters en tout genre et semble voir peu à peu dans Pétain, Laval et Weygand la promesse d'une sécurité à laquelle il lui semble que tout le monde aspire. Toutefois dans une lettre à Micks du 8 juillet 1945, elle se livre à son ami américain toujours engagé au camp Planche en Louisiane :

Peut-être ma conduite vous a paru illogique pendant la guerre. Et bien voici : la chute des incapables qui nous gouvernaient en 1939 me semblait un bon débarras, mais à l'armistice et surtout à la collaboration, j'aurais préféré toutes les rigueurs de la défaite. Et plus d'une fois j'ai secouru, à mes risques et périls, les victimes des occupants. Maintenant, je n'accable point, parce qu'ils sont tombés nos dirigeants de 1940 à 1944, mais j'approuverais tout français qui désormais conduirait bien notre pauvre patrie. (7J8)

Conclusion

Le désir de Marguerite Genès de vivre sereinement de ses compétences intellectuelles a souvent été frustré : bien des projets d'ouvrages de création ou d'études ont été esquissés dans ses nombreux cahiers sans qu'elle puisse les faire aboutir. Ses notes sont le signe d'une grande passion pour la langue, la littérature et la culture

16 Bertrand de Jouvenel des Ursins (1903-1987) s'est marié avec Marcelle Prat. Leur enfant Roland est mort à 14 ans de la thyphoïde, ce qui a fortement ébranlé sa mère. Bertrand de Jouvenel est le héros du *Blé en herbe* de Colette qui avait épousé son père et avec qui il a entretenu une relation amoureuse pendant cinq années. Ayant milité pour la réconciliation franco-allemande dans les années 1930, il a fréquenté les royalistes et a couvert le Congrès du Parti nazi pour le compte du journal *Gringoire* en 1935. Ayant réalisé une entrevue de Hitler pour le Paris-Midi, il a insisté sur sa volonté de paix. Impressionné par la puissance de l'Allemagne, il échappera à l'épuration après la guerre mais demeurera en quelque sorte banni. Il reste néanmoins un des premiers militants de l'écologie politique.

Henri de Jouvenel, père de Bertrand, a été sénateur de la Corrèze en 1921 et propriétaire du château du Castel Novel où Colette a vécu une dizaine d'années et a développé le tourisme dans le département. On va retrouver Marguerite Genès avec Marcelle Prat-de-Jouvenel au comité de rédaction de *Corrèze. Revue de la Commission départementale d'action et de propagande régionalistes* (Limoges, 1, novembre 1941).

limousines qui va de pair avec son intérêt pour ses élèves, son action en faveur des blessés de la vie, son énergie à défendre ce qu'elle croit juste. Celle qui s'est construite sur l'absence d'un père et a dû se forger une identité à partir d'un nom qui n'est pas de famille est restée fidèle à l'œuvre de l'abbé Roux et a maintes fois défendu l'homme dont on disait qu'il avait un caractère difficile et a finalement préféré se tourner vers le Félibrige languedocien (Perbosc, Girard, etc.) plutôt que de se plier aux normes lexicales et graphiques provençales imposées par Roumanille et aux arguments des patoisants limousins. Animatrice dans sa petite patrie et intéressée par la montée du folklorisme comme science, et se laissant tenter par le provincialisme et le retour aux valeurs terriennes de la Révolution Nationale pétainiste qui rognait pourtant les objectifs critiques et émancipateurs de l'instruction, elle n'a jamais négligé l'enjeu de la reconquête de la langue « Cendrillon » afin qu'elle retrouve son pouvoir créateur.

Bibliographie de Marguerite Genès (essai)

À sa création, *Lemouzi*, organe mensuel qui a pris le relais de *L'Echo de la Corrèze* de la Ruche Corrèzienne, était constitué d'un recueil artistique et littéraire en limousin ou en français, parfois illustré, intitulé *L'Annada Lemouzina*, d'un fascicule didactique publiant des études grammaticales et lexicales et d'un journal pour des informations et bibliographies diverses.

Une confrontation entre les archives de Marguerite Genès et les numéros de diverses revues corrèziennes reste nécessaire pour préciser les paginations de revues rares et les collaborations ou participations diverses de Marguerite Genès non signées ou éventuellement parues sous pseudonyme.

Poèmes et Proses

« Le Paon et le Hibou ». *L'Echo de la Corrèze* 12 (avril 1893). 2.

« Lou Felibrige daus Auzeus, dediat a l'Escola Lemouzina ». *L'Echo de la Corrèze* 20 (décembre 1893). 6-7 ; *L'Annada Lemouzina* (1896). 23-25.

« Epître à un voyageur ». *L'Echo de la Corrèze* 21 (janvier 1894). 4.

« La tasse cassée ». *L'Echo de la Corrèze* 24 (avril 1894). 6-7.

« Lou roussinholet, de G. Faidit, revira en lingua lemousina d'aquel tems ». *L'Echo de la Corrèze* 26 (juin 1894). 5.

« Counte de velhada - Conte de veillée ». *L'Echo de la Corrèze* 27 (juillet 1894). 5-6.

- « Jeux de l'Églantine, pièces du concours. Vengeance de Jean Teyssier (suite) ». *L'Echo de la Corrèze* 29 (septembre 1894). 6.
- « La reina daus Felibres lemouzis a sous sujetz ». *L'Echo de la Corrèze* 30 (octobre 1894). 1 ; *L'Annada Lemouzina. Annuari. Pel bel an de Dieu M.D.CCC.XC.V An Cranta-un del Felibrige, Lou Tresen de l'Escola Lemouzina, E lou Premier de la Federaciou Prouvensiala de las Escolas Felibrencas del Lemouzi*. Briva / Lemoges : Verlhac / Delcourtieus, 1895. 20-21.
- « Un bon tour. Poésie ». *Lemouzi* 2 (février 1895).
- « Vol de papillons ». *Lemouzi* 3 (mars 1895) ; *Le Limousin. Bulletin trimestriel du groupe d'Etudes limousines à Paris* 2.3-4 (janvier 1911). 120.
- « Bouna annada », *L'Annada Lemouzina* 1896. 2 ; *Lemouzi* 13 (février 1896). 97.
- « Retour de Paris ». *Lemouzi* 15 (avril 1896). 126-128.
- « Urous malur. Aus Tulencs ». *Lemouzi* 18 (juillet 1896). 170.
- « Le pré de Fialip », *Lemouzi* 18 (juillet 1896). 175-177.
- « Aus Ostes de l'Escola lemouzina ». *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 63.
- « La Sent Estropi ». *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 235 ; *Almanach des veillées limousines – Armana Lemouzi* (1912). 32.
- « Sus lous Ussels ». *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 290.
- « La bressaira ». *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897).
- « La randola. Revelhada, vers pour la quête des œufs de Pâques ». *Lemouzi* 27 (avril 1897). 216.
- « L'annada de Sent Peire ». *Lemouzi* 28 (mai 1897).
- « Inscription ». *Lemouzi*, numéro spécial illustré (août 1897).
- « Lou Parpalhol, La Cigala e lou Grilh ». *Lemouzi* 35 (mai 1898). 57-58 ; *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* 5.
- « Tourena ». *Lemouzi* 83 (septembre-octobre 1902).
- « Aus Novis Na Gerardina Filbert e'N Louis de Nussac ». *Lemouzi* 94 (octobre 1903). 151-152.
- « Retour de Paris ». *L'Almanach des Chaumières* (1904). 43-54.
- « Josep Rous. Planh ». *Lemouzi* 111 *numéro spécial à la mémoire de Joseph Roux* (avril 1905). 121-122.
- « Noël provençal ». *Les veillées des chaumières* (1905). 132-133.

- « La coiffe de Sainte Catherine ». *Lemouzi* 127 (novembre 1906). 226.
- « A la Province limousine ». *Lemouzi* 130 (février 1907). 36-37 ; *Almanach des veillées limousines – Armana Lemouzi* (1910). 11.
- « Lou Felibrige daus Auzeus ». *Lemouzi* 135 (juillet-août 1907). 180-181.
- « Réveillon blanc ». *La Croix Illustrée* 365 (22 janvier 1907). 406-407.
- « Mandadis a Mistral pel cincantenari de Mirelha ». *Lemouzi* 151 (juin 1909). 138.
- « Lou vielh sente ». *Almanach des veillées limousines – Armana Lemouzi* (1911). 19.
- « Lous tres moutous. Fable limousine et traduction (setembre MCMX) ». *Le Limousin Bulletin trimestriel du groupe d'Etudes limousines à Paris* 2.3-4 (janvier 1911). 116-119 ; *Almanach des veillées limousines – Armana Lemouzi* (1912). 41-42.
- « Remembransa ». *Lemouzi* 203 *numéro spécial à la mémoire d'Eusèbe Bombal* (novembre 1917). 54.
- « Souvenensa », *Lemouzi* 213 *numéro spécial à la mémoire de Johannès Plantadis* (mars-avril 1922). 63-66.
- « Œufs de Pâques ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* 1 (1er-15 mars 1922).
- « Bonne année. Armanach porte-chance de la tata Goutou ». *Lemouzi* 220 (janvier 1923). 1-4.
- « Mardi Gras ». *Lemouzi* 221 (février 1923). 35-36.
- « Tranfiguration » [à Gabrielle Vialle]. *La Brise. Revue artistique et littéraire* 8 (20 septembre-20 octobre 1924). 120.
- « Evocation » [pour M^{lle} F. Froment]. *Veillées des Chaumières*, supplément au N°17, s.d., s. p.
- « Le point de Tulle ». *Lemouzi* 242 (avril 1925). 94.
- « Pour la fête de l'arbre et de l'eau. Prologue ». *La Vie Limousine* 43 (25 octobre 1928). 838.
- « La cloche aventureuse. Légende limousine ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (20 avril-20 mai 1931). 54-55.
- « Novembre ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (20 octobre-20 novembre 1933). 130.
- « As-tu dit merci ? ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (20 novembre-20 décembre 1935). 145.
- « L'entrevue ». *La Brise. Revue artistique et littéraire*, 35e année (20 mars-20 avril 1935). 39-40.

- « Au Limousin ». *La Brise. Revue artistique et littéraire*, 36e année (janvier-février 1936). 7 ; *Corrèze. Revue de la Commission départementale d'action et de propagande régionaliste* 1 (novembre 1941). 49.
- « Papillon rouge ». *La Vie Limousine* et *La Brise* 159 (25 juin 1938). 452-453.
- « L'aucha trop couqueta. Poésie ». *Notre Province. Revue mensuelle éditée sous le patronage du Centre d'Etudes Régionalistes de Limoges* 6 (septembre 1942). 191.

Théâtre

- « Lous bouteilhaires », pièce comique. *L'Annada Lemouzina* (1897).
- « A-prepaus », introduction à « Viva Tourena ! coumedia en un acte d'Eusebi Bounbal ». *Lemouzi* 91 (juin 1903). 93.
- La bujada*, drame, par Eusèbe Bombal et Marguerite Genès (représentation à une veillée de la Ruche Corrèzienne en mars 1903 et à Neuvic d'Ussel en 1908). *Lemouzi* 100 (avril 1904). 59-64.
- « Un Parisenc counvertit », comédie en 2 actes (représentation à Uzerche en août 1904). *Recueil artistique et Littéraire de Lemouzi* (1904). 157-168.
- Maijou a l'évers*, pessa en un acte par Eusèbe Bombal et Marguerite Genès (pièce représentée à Beaulieu, Corrèze, en août 1907. *Lemouzi* 137 (novembre-décembre 1907). 239-258.
- « Une grande découverte. Monologue pour jeune homme ». *Le Trésor des soirées. Dix monologues inédits pour jeunes filles et jeunes gens*. Brive : La Brise, 1912. 31-34.
- Lous francimans*, comédie en deux actes, par Eusèbe Bombal et Marguerite Genès. Brive : Impr. catholique, 1924 [en ligne : Bibliothèque numérique du Limousin].
- Les Gaillards disent*, par Marguerite Genès et Fernand Vialle (revue briviste en un Acte représentée pour la première fois le 2 juin 1935 dans les salons de l'hôtel de Bordeaux au thé-dansant de la Croix Rouge). Brive : La Brise, 1935.
- Leis d'Amor*, un acte en vers, par Marguerite Genès et Mathylde Peyre. Brive : Praudel, 1944 [en ligne : Bibliothèque numérique du Limousin].
- Quand même !*, pièce en un acte et en vers, par Marguerite Genès et Mathylde Peyre. Brive : Praudel, s.d. [en ligne : Bibliothèque numérique du Limousin].

Articles et chroniques

- « Variétés. La tournée pastorale ». *L'Echo de la Corrèze* 9 (janvier 1893). 4.

- « La Fête de l'Eglantine ». *L'Echo de la Corrèze* 29 (septembre 1894). 1-2.
- « Les habits ». *Lemouzi* 5 (mai 1895).
- « Les Limousins et leurs détracteurs ». *Lemouzi* 30 (juillet 1897). 270-272.
- « Les légendes du bon Saint Viance », Marguerite Genès et Lemovix (Louis de Nussac), avec illustrations de M. Ernest Rupin. *Lemouzi* 50 (novembre 1897).
- « VI. Jeux de l'Eglantine. Raport sus la loucha lemouzina ». *Lemouzi* 50 (août-septembre 1899). 131-132.
- « Pierre Margontier », en collaboration avec Gabriel Lafon. *Lemouzi* 75 (janvier 1902), 76 (février 1902), 77 (mars 1902), 78 (avril 1902), 79 (mai 1902), 80 (juin 1902), 81 (juillet 1902), 82 (août 1902), 83 (septembre-octobre 1902), 84 (novembre 1902), 85 (décembre 1902), 86 (janvier 1903).
- « L'art musical des troubadours ». *Lemouzi* 76 (février 1902).
- « Note sur le Barbichet ». *Lemouzi* 83 (septembre-octobre 1902).
- « Le ciel limousin », en collaboration avec P. Verlhac et H. Monjauze. *Lemouzi* 3 (mars 1895). 25.
- « Tulle et Brive ». *Lemouzi* 115 (août 1905). 227.
- « Propos linguistiques ». *Lemouzi* 115 (août 1905). 232-233.
- « Impressions ». *Lemouzi* 125 (juillet-août 1906). 154-156.
- « L'Auzelada » en collabation avec G. de Lépinay, E. Bombal, M.-M. Gorse, L. de Nussac, F. Sers, J.-B. Chèze, sous le pseudonyme de Pierre l'Escurol. *Lemouzi* 135 (juillet-août 1907). 173-180.
- « Impressions ». *Lemouzi* 141 (mai 1908). 95.
- « Un soldat de l'Empire. Le Colonel Delort de la Flotte ». *Bulletin de la Société scientifique historique et archéologique de la Corrèze* 32 (janvier-mars 1910). 303-307.
- « Trop d'hygiène. Monologue pour Dame I ». *Le Trésor des soirées. Dix monologues inédits pour jeunes filles et jeunes gens*. Brive : La Brise, 1912. 15-18.
- « Chronique musicale ». *La Brise. Revue littéraire*¹⁷ (1913). 23 ; 46 ; 92.
- « L'œuvre félibréenne d'Eusèbe Bombal », en collaboration avec Marguerite Priolo. *Lemouzi* 203 *numéro spécial à la mémoire d'Eusèbe Bombal* (novembre 1917). 35-39.
- « Les vrais contes de fées ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (1925). 44-45.

¹⁷ *Revue littéraire et artistique*, cofondée par le docteur Fernand Vialle et Jean Nesmy, 1901-1936. En 1913, le secrétaire de rédaction est J.-B. Ruffin.

« Il est un chemin... ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (1925). 46.

« A propos du centenaire de l'accordéon. Une industrie briviste ». *Lemouzi* (janvier 1928). 13-14.

« La musique populaire limousine, 1929-1930 ». *La Vie Limousine* 85 (avril-mai 1932). 1929-1930.

« La vie provinciale. Vendanges. Antonin Perbosc ». *La Vie limousine* 90 (octobre 1932). 2082-2083.

« Deux cuivres ». *La Brise. Revue artistique et littéraire* (20 janvier-20 février 1935). 13.

Collectages et traductions

« L'Efan Prodigue », version de Marguerite Genès. *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 201.

« Dires limousins. I. L'Annada de Sant Peire, recueilli aux environs de Brive », *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 242-243.

« Planh sus la mort de Richart Cor-de-Leon » [revirat de Gaucelm Faidit]. *Recueil Artistique et Littéraire de Lemouzi* (1895-1897). 258.

« Quoura e perque fuguet emagenat un dire ben conegut en Lemouzi » (raconte a l'origina de *La bujada*). *Lemouzi* 34 (avril 1898). 46-47.

« Dire lemousin. Lou vielh sente ». *Lemouzi* 35 (mai 1898). 61.

« Traductions de poésies de Bertrand de Born ». *Lemouzi* 50 (août-septembre 1899). 107-109.

« Placas d'Autafort e de Born ». *Lemouzi* 50 (août-septembre 1899). 128, 134.

« Chanson de Bernard de Ventadorn ». *Lemouzi* 59 (juillet-août 1900). 113-114.

« Dires et Proverbes limousins ». *Lemouzi* 116 (septembre-octobre 1905). 272.

Comptes rendus

« Joseph Roux par l'abbé Gorse ». *Lemouzi* 242 (avril 1925), 76-80 et *Lemouzi* 243 (mai-juin 1925). 130-134.

« Les heures sereines de Mathylde Peyre ». *Lemouzi* 248 (décembre 1925). 262-265.

Préface

« Préface. *Les Rustiques* de l'abbé Joseph Roux ». *Bulletin de la Société des Lettres Sciences et Arts de la Corrèze* (juillet-décembre 1955). 61-63.

Carnets de guerre 1914-1919

Marguerite Genès. *Une fleur en guerre* [en ligne : <http://1418.brive.fr>]

Enregistrement

« Lou Parpalhol, La Cigala e lou Grilh », collecteur Ferdinand Brunot, Archives de la parole, Série D., n° 52-53, Université de Paris, Pathé, 26 août 1913, durée : 1.47. [en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1281688.r=genes%20marguerite?rk=21459;2#>]

Études

- Auburn R.-G. / Nussac, Louis de. « Anthologie des poètes limousins (fragments) : Marguerite Genès ». *Le Limousin* 2.3-4 (janvier 1911). 114-120.
- Barrès, Maurice et Pierre Ravier du Magny. « La défense des Églises. Congrès d'économie sociale des 11 et 15 juin 1912 ». *Comité de défense et de progrès social* 49 (1912).
- Christophe, Jacqueline. « Georges Henri Rivière aux commandes du département des Arts et Traditions populaires ». *Du folklore à l'ethnologie*. Dir. Denis-Michel Boëll, Jacqueline Christophe et Régis Meyran. Paris : Maison des sciences de l'homme, 2009. 217-229.
- Brizard, Geneviève. *Bibliographie du folklore limousin*. Roanne : Imprimerie Souchier, 1942.
- Chandivert, Arnaud. « André Varagnac et les contraintes de l'histoire. La trajectoire tourmentée d'un folkloriste après-guerre ». *Ethnologie française* 45 (2015). 167-174.
- Galli-Dupis, Florence. « Marguerite Genès (1868-1955) et les félibres de son temps ». Archivethno France, publication par GARAE-ethnopôle. [En ligne] <http://www.garae.fr/spip.php?article315>.
- Gibiat, Samuel. « Le Félibrige et l'identité limousine ». *Le Limousin, pays et identités. Enquêtes d'histoire, de l'Antiquité au XXI^e siècle*. Dir. Jean Tricard, Philippe Grandcoing et Robert Chanaud. Limoges : PULIM, 2006. 239-256.
- Joudoux, Robert. « Anniversaires à Brive : Marguerite Genès et Marguerite Priolo ». *Lemouzi* 15 (juillet 1965). 279-282.
- . « La vie intellectuelle en Limousin ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1 (1968). 131-140.

- Micks, Wilson. « Paul-Louis Grenier (1879) ». *La Renaissance méridionale en Limousin*, Toulouse / Paris : Privat / Didier, 1932. 189-200.
- Mouzat, Jean. « Marguerite Genès » [nécrologie]. *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* 3-4 (juillet-décembre 1955). 59-60.
- Rainal, Pau. *Paraulas lemosinas. Subrevòl de la literatura lemosina d'Òc dempuei las originas trusc'anuech*. Ecully : Escòla 'Chabatz d'entrar de Lion, 2003.